

TERRE DE FAUVES

(1894)

par

PIERRE MAËL

Nouvelle édition à partir de celle de 1894

Éditions Saint-Remi

– 2018 –



De Pierre Maël aux ESR :

UN MOUSSE DE SURCOUF, 217 p., 16 €
LOIN DES YEUX, PRÈS DU CŒUR, 224 p., 17 €
LA FILLEULE DE DU GUESCLIN, 264 p., 20 €
UNE FRANÇAISE AU PÔLE NORD, 239 p., 19 €
ROBINSON ET ROBINSONNE, 225 p., 17 €
SEULETTE, 263 p., 20 €
FILLE DE ROIS, 238 p., 19 €
LE TRÉSOR DE MADELEINE , 221 p., 17 €
LE FORBAN NOIR , 235 p., 19 €
LES DERNIERS HOMMES ROUGES, 185 p., 15 €
LA MARMOTTE, 175 p., 14 €
TERRES DE FAUVES, 247 p., 19 €

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

À MON AMI

MAURICE DUBARD

Inspecteur général des Colonies

Chargé de la Direction du Service de l'Inspection.

Bien affectueusement,

P. M.

UN MOT SUR L'AUTEUR

Catholique fervent, amateur de discussions théologiques, monarchiste légitimiste, Charles Vincent était évidemment tout à son affaire pour enseigner la philosophie à la manière des jésuites de Tivoli. Il dut cependant quitter les lieux quelques mois à peine après son entrée en fonctions. Dans sa fougue loyollesque il avait en effet été jusqu'à souffleter au café de la Comédie un loyolophobe sinon un loyolophage. Ce fut à cette occasion qu'il apprit à ses dépens l'insondable philosophie pratique des fils de Saint Ignace. En effet non seulement on ne félicita point le nouveau croisé, mais au contraire on lui montra ô poliment le chemin de la porte. Et c'est ainsi que s'acheva sa carrière professorale.

Il fallait vivre. Le journalisme, refuge des vocations contrariées ou inabouties, lui parut le moyen idéal de satisfaire tout à la fois ses aspirations politiques et philosophiques comme ses besoins quotidiens. Et c'est ainsi que le Courrier de la Gironde, journal orléaniste plutôt austère, compta un journaliste de plus.

Fils de l'économiste du Collège de Lorient, où il était né le 30 septembre 1862, Charles Causse était comme Charles Vincent assoiffé de gloire littéraire. Portant beau, jeune, fils, petit-fils et neveu de fonctionnaires Charles Causse traduisait pour sa part cette gloire en collaborations rémunératrices ainsi qu'en positives relations. À la différence de son aîné il était plein d'entregent comme de ressources et les contacts humains ne lui pesaient pas, bien au contraire.

Est-ce lui ou est-ce Charles Vincent qui en eut l'idée ? Nul ne le sait ou le saura véritablement. Toujours est-il que les deux hommes décidèrent d'unir littérairement leurs efforts dans le cadre d'une sorte de fraternité littéraire.

Ils n'étaient ni les premiers ni les derniers à conjuguer leurs diversités.

Avant eux il y avait eu sur le mode artiste les frères Goncourt. Avant eux également il y avait eu sur le mode populaire Erckmann et Chatrian. Après eux il y aurait les frères Rosny, les frères Tharaud, les frères Fischer et bien d'autres encore à telle enseigne qu'il serait intéressant d'étudier à part ces fraternités littéraires, leurs joies et leurs peines.

En revanche ils se séparaient de leurs prédécesseurs comme de leurs successeurs sur un point. Pleinement voulue et féconde il y aurait une centaine de titres elle reposait sur ce qu'il faut bien appeler une imposture contractuelle.

Se voulant écrivain sérieux et catholique, Charles Vincent ne souhaitait en aucune manière apparaître aux yeux du public comme à ceux des éditeurs. Il estimait avoir une œuvre solide et de qualité devant lui et n'entendait qu'en aucune manière les romans populaires sinon alimentaires auxquels il devait se résoudre viennent hypothéquer les beaux ouvrages qu'il sentait en lui. C'est la raison pour laquelle il préférerait que Charles Causse jouât aux yeux du public et des éditeurs le rôle de l'auteur unique de cette œuvre commune, mais sous un pseudonyme commun que nourrirait leur collaboration.

Ce pseudonyme fut en définitive celui de Pierre Maël.

À cet égard il est vraisemblable que de communes attaches bretonnes ont dû jouer un rôle. Maël était en effet le nom de deux communes des Côtes du Nord, dans l'arrondissement de Guingamp. Or Charles Causse était né à Lorient et Charles Vincent descendait de son côté d'une famille brestoise.

Ce que furent les modalités réelles de cette collaboration est assez curieux.

Charles Causse ne paraît avoir rien publié sous son nom patronymique avant de s'associer avec Charles Vincent. Et si Charles Vincent concurremment entendait et allait mener carrière par rapport à Pierre Maël (une trentaine d'ouvrages dont deux Mystères en vers paraîtraient sous son patronyme), Charles Causse ne paraît pas davantage avoir publié quoi que ce soit dans la même optique.

En revanche il est avéré que son activité administrative et commerciale dirons-nous a été intense.

Pierre Maël n'eut en effet aucun mal à trouver un, puis des éditeurs, et auparavant des journaux susceptibles de recueillir sa prose suivant la formule habituelle pour l'époque d'une prépublication en revue.

Est-ce qu'à la longue Charles Vincent entendit protéger sa part dans ce concert d'auto-adoration ? Ou bien la santé de demi-Dieu de Charles Causse donna-t-elle des inquiétudes et que Charles Vincent voulut protéger ses droits pour l'avenir ? Toujours est-il qu'en 1902 les deux hommes se mirent d'accord pour enregistrer de manière formelle les conditions de leur collaboration et son éventuel avenir.

C'est ainsi que le 30 juillet 1902, devant Maître Motel, notaire à Paris intervint une convention aux termes de laquelle était, entre les deux associés, authentifié l'apparence et la réalité de leurs accords et qu'il était stipulé que Charles Causse continuerait à se confondre de son vivant avec Pierre Maël, mais que s'il venait en revanche à disparaître avant Charles Vincent, celui-ci deviendrait seul et entier propriétaire du pseudonyme.

Restait le cas de la veuve de Charles Causse. Elle était connue dans le monde sous le nom de Madame Pierre Maël. Homme bon et sincèrement attristé par la mort de Charles Causse, Charles Vincent, plutôt que de la sommer de cesser de porter un nom d'usage auquel elle n'avait plus aucun droit, si tant est qu'elle en ait eu un, préféra laisser les choses en l'état et supporter sur ce plan précis la situation ainsi créée par un pari sur l'avenir qui s'était révélé payant.

Il y avait en revanche du nouveau en ce qui concerne Frédéric Causse. Celui-ci, né en 1892, qui avait des prétentions à la littérature et à la littérature nourricière entendait visiblement utiliser à son profit le pseudonyme sous lequel son père avait été connu.

C'est ainsi qu'en 1914 il avait fait paraître un conte adapté il est vrai d'un Anglais du nom de A.C. Higgins, Le Château d'Ogier, légende danoise dans la populaire revue Lectures pour Tous sous le pseudonyme de Fred Maël. C'est ainsi également qu'il apparaissait parmi d'autres au sommaire d'une revue intitulée Paris-Revue en qualité de secrétaire et sous le nom de Fred Maël.

Le 28 juin 1920, le vieux scotiste et enchanteur de millions de lecteurs sous le nom de Pierre Maël, mourait. Il laissait une veuve et 5 enfants survivants parmi lesquels deux d'entre eux avaient hérité de leur père ses dons artistiques mais, bizarrement, sur le plan graphique. René, né en 1879 était un dessinateur et affichiste célèbre. Quant à Henri il était également connu comme un peintre distingué.

Il laissait également un problème à régler, celui, toujours renaissant de ses cendres de la famille Causse. Car ces braves gens, et notamment Frédéric avaient récidivé sitôt la mort de Charles Vincent.

Frédéric qui n'entendait manifestement pas perdre le pactole potentiel que représentait bien exploité le nom de Maël l'avait réutilisé et ce à bien des titres.

Il l'avait tout d'abord réutilisé dans la vie littéraire pour signer quelques adaptations ou traductions. C'est en effet sous le nom de Fred Causse-Maël qu'il figure comme traducteur (1919) des Nuits des Îles de Stevenson dans la Collection littéraire des romans d'aventures, dirigée par Pierre Mac Orlan à l'Édition Française illustrée.

Il l'avait ensuite et surtout réutilisé dans la vie professionnelle. Voulant visiblement arriver et vite, Frédéric Causse cumulait ainsi un certain nombre de fonctions dont celle d'agent littéraire. Et là encore il était connu sous le nom de Fred C. Maël, le C. voulant tout à la fois rappeler et éluder le nom de Causse. C'est ainsi qu'il représentait les intérêts de certains poids lourds ou légers de la littérature dans le domaine tant littéraire que cinématographique. Ainsi c'était à Fred C. Maël exerçant sous l'enseigne mirobolante d'International Literary Dramatic and Cinema Corporation que Maurice Renard avait confié notamment, courant 1920, la gestion de ses droits de traduction et de reproduction du Pêril Bleu.

CHAPITRE PREMIER

UN ÉMOI SCIENTIFIQUE

L'HÔTELIER de la *Great Tower Inn*, l'un des meilleurs hôtels de Srinagar, était littéralement sur les dents.

Ce matin-là, 15 mars 1890, dès l'aube, il avait dû disposer à la hâte toutes ses chambres — l'hôtel en comptait quarante, — pour recevoir une affluence de voyageurs telle qu'il n'en avait encore jamais vue. La veille il avait reçu, coup sur coup, les deux dépêches suivantes :

« Mr. Cecil Weldon begs Mr. Jackson of the Great Tower Inn to keep six rooms for five gentlemen and himself.

« Keep an apartment for the R. H. Major Plumptre and six persons of his attendance.

La première de ces dépêches venait de Bombay, la seconde de Calcutta.

L'excellent Jackson avait ainsi disposé de treize chambres.

Vingt-six autres avaient été retenues dans la journée même du 15 mars par divers voyageurs, tous de nationalités différentes. Sur le nombre, quinze étaient Anglais, cela va sans dire, trois Allemands, deux Belges, deux Russes, deux Italiens. Les deux derniers étaient des Hindous fort instruits, parlant plusieurs langues, élevés dans les diverses écoles de l'Angleterre, le docteur Lall-Sing-Catterjee et son jeune disciple Madar-Goun, médecin de la Faculté de Paris.

Restait une vingt-septième chambre, que l'honnête M. Jackson réservait, avec toutes sortes de scrupules, à un voyageur depuis longtemps annoncé et attendu.

Il ne connaissait pas ses hôtes présents et à venir. Un seul, toutefois, était porteur d'une réputation. C'était le *très honorable* major Plumptre, Écossais des *Highlands*, cadet de famille, l'un des plus brillants officiers de l'armée des Indes, et, de plus, déjà célèbre par ses remarquables ascensions de l'Hindou-Kouch et de

l'Himalaya. Quel était donc le motif qui attirait une telle affluence dans la capitale du Cachemire ? Était-ce le commencement des chaleurs dans le Bengale et le Deccan ? Non, car les séjournant de ces contrées trouvent plus près d'eux les stations estivales auxquelles ils peuvent demander la fraîcheur, pour les gens du sud, dans les Nilgherries, pour ceux de Calcutta, à Darjiling. L'explication de cet empressement ne pouvait être fournie que par la lecture des journaux anglais. Trois jours plus tôt, en effet, le Morning Post avait publié cette nouvelle, qui avait ému le monde scientifique, et que les gazettes de l'Inde lui avaient immédiatement empruntée :

« Selon toutes les probabilités, le voyageur français Jean Merrien, dont nous annonçons il y a trois mois le départ de Batoum par le chemin de fer transcasprien, pour renouveler l'aventureuse traversée du Pamir accomplie par MM. Bonvalot, Capus et Pépin, doit se trouver présentement aux portes de l'Inde, ainsi que le font supposer des rapports transmis aux autorités de la frontière par le gouverneur de Balkh.

Comment et pourquoi cette simple note avait-elle eu le don d'émouvoir les savants et d'attirer à Srinagar un tel concours de curieux ?

La raison en était que, trois mois plus tôt, Jean Merrien avait fait connaître son intention de se rendre dans l'Inde par la voie de terre. Mais ce tour de force n'aurait pas suffi à provoquer une telle émotion, M. Gabriel Bonvalot l'ayant déjà victorieusement accompli, si Merrien n'avait trahi, en même temps, son intention d'escalader le géant de l'Himalaya, le pic du Gaurisankar, dénommé mont Everest par les Anglais, et réputé le plus élevé de la formidable chaîne où rivalisent de hauteur, avec le Kintchindjinga, le Sihsour et le Dhavalaghiri.

Escalader le Gaurisankar ! Quel comble d'audace !

Et un Français, encore ! Un Français venu de France, un de ces Welches qu'il est, aujourd'hui, d'usage de railler, depuis la grande humiliation de la France en 1870. Seulement, les gens sérieux de l'Angleterre font plus de cas de cela de la France. Ils

lui tiennent compte d'une histoire de seize siècles. Ils savent que ce qu'un Français entreprend résolument, il l'exécute ; témoin ce même Bonvalot et sa prodigieuse traversée du Pamir.

Aussi l'émotion, si elle était grande, était-elle justifiée.

À Calcutta, entre autres villes de l'Empire Britannique, on avait formé de nombreux projets. Il n'était pas venu un instant à la pensée de nos loyaux adversaires d'empêcher le hardi voyageur de tenter son expérience. En revanche, on s'était dit, d'un accord unanime :

— Il ne faut pas que ce *Frenchman* accomplisse seul son exploit. Il faut qu'un Anglais le précède, et que le jour où il mettra le pied sur la cime inviolée du pic, il y trouve le pavillon de la Grande-Bretagne planté par des mains anglaises.

C'était le sentiment général, et ce sentiment avait retenti surtout au cœur du major George Plumptre, le plus vaillant des fils adoptifs d'Albion, puisque l'Écosse n'est qu'une sœur adoptive de l'Angleterre.

Tout de suite, le vaillant officier prit ses dispositions pour la campagne qu'il allait entreprendre.

Dûment autorisé par ses chefs, pourvu d'un congé illimité, il prépara les effets d'équipement, les ustensiles et les armes nécessaires à cette périlleuse expédition.

Il convoqua deux de ses amis, le docteur William Randolph et le capitaine James Mac-Kinnon. Chacun de ceux-ci se fit accompagner d'un domestique hindou. Le major, pour son propre compte, en retint deux, dont l'un, du nom de Bardwar, était un Afghane du Tchitral, montagnard d'une vigueur et d'une audace peu communes.

Les sept hommes débarquèrent ensemble, le 15 mars au matin, à Srinagar.

Dans la journée arrivèrent, à ce même hôtel *Great Tower*, M. Cecil Weldon et ses cinq compagnons.

Jackson remarqua, non sans quelque surprise, que, parmi les cinq « *gentlemen* » annoncés, se trouvait une femme d'un certain

âge, aux dehors d'intendante ou de gouvernante. Il fut frappé, en outre, de l'extrême jeunesse, de l'extérieur frêle et délicat, de la voix douce de Cecil Weldon lui-même.

— *My God almighty!* dit-il à mistress Jackson avec une exclamation qui lui était habituelle, ce jeune homme m'a tout l'air d'une jeune fille déguisée !

Mais l'aisance avec laquelle Cecil Weldon portait le costume masculin fit tomber tous ses doutes. D'ailleurs la pseudo jeune fille était accompagnée de quatre gaillards taillés en hercules, lesquels lui parlaient comme des soldats à un chef. Mistress Jackson fut la première à dire à son mari :

— Je ne sais où vous avez l'esprit, Bob. Ce jeune gentleman est bien certainement un des plus jolis garçons que j'aie pu voir en ma vie. *He is too pretty man to be an ugly girl.*

Et sur cette déclaration digne du grand Français La Palisse, la respectable hôtelière alla surveiller ses fourneaux. Elle voulait faire honneur aux hôtes distingués que lui envoyait la Providence.

Les deux groupes se rencontrèrent le soir à la table d'hôte.

Le major et ses amis étaient prévenus. Et déjà leur amour britannique s'alarmait. Ce n'était plus l'imprudent Français tout seul qui occupait leur pensée. Ils venaient d'apprendre que ce monsieur Weldon et sa suite étaient des Américains, accourus de New-York à Londres, de Londres en France, et de France, par les Messageries Maritimes, à Bombay, où ils avaient pris le train qui les avait portés, par Moultan, Lahore et Rawal-Pindi, à Srinagar, où ils étaient débarqués vers les trois heures de l'après-midi.

La conversation fut promptement engagée, cela va sans dire. Le major n'aimait pas à se trouver en fade d'inconnus.

Dans la dernière expédition des Anglais en Afghanistan, ne l'avait-on pas vu s'avancer seul, le casque à la main, à la rencontre d'une colonne ennemie, et, après un salut cérémonieux, crier à l'officier qui commandait le détachement :

— *Gentleman, I beg your pardon. Tell me please your name.*

Et l'Afghan, qui, par bonheur, parlait l'anglais, avait ri fort galamment de cette boutade de l'aventureux Ecossais.

Il avait décliné ses nom et prénoms ; après quoi il avait, non moins galamment, invité l'*Inglist* à faire tête sur queue. Plumptre, satisfait, revint sur ses pas et dit à ses compagnons d'armes :

— Décidément on calomnie ces Patâns. Ils savent fort bien vivre.

Tel était l'homme qui se trouvait assis en face du jeune Américain Weldon à la grande table centrale de l'hôtel de la *Grande Tour*, Depuis que les convives de Jackson avaient pris place au dîner, ils n'avaient cessé de s'observer réciproquement.

Le major interpella directement Cecil Weldon.

— Monsieur, commença-t-il, vous venez de New-York ? m'a-t-on assuré.

Le frêle Yankee répondit avec son timbre de voix féminin :

— On vous a dit vrai, monsieur. Nous venons de New-York, mes compagnons et moi.

— Ah ! fit l'officier. Moi, je viens de Calcutta, ce qui est beaucoup plus près. Mais peut-être notre but est-il le même, et sommes-nous rivaux sans le savoir ?

M. Cecil Weldon eut un charmant sourire qui jeta dans l'esprit du major les mêmes doutes que dans la cervelle moins distinguée de l'excellent Bob Jackson. Il répliqua :

— Monsieur, je ne puis vous dire si nous sommes rivaux. Je viens, avec mes amis, pour tenter l'ascension du mont Gaurisankar, qu'un Français se prépare, dit-on, à gravir. J'ai pensé, avec tous mes compatriotes de New-York, que ce serait une honte pour le peuple le plus avancé de la terre.

L'officier interrompit ici avec une certaine vivacité :

— Jeune homme, le peuple le plus avancé de la terre, c'est certainement le peuple anglais.

M. Weldon sourit avec finesse. Il salua la susceptibilité britannique avec un peu d'ironie :

— Sur le chemin du Gaurisankar, assurément, monsieur, puisque Calcutta en est plus voisin que New-York, quoique, à vrai dire, en ce moment, New-York et Calcutta se trouvent ensemble à Cachemire.

— Sur tous les chemins, monsieur ! s'écria le bouillant Anglais.

Le jeune Yankee ne voulut point engager une discussion sur ce sujet. Il riposta avec courtoisie :

— Il nous sera fort aisé de soutenir nos pavillons sur les sommets de l'Himalaya.

— Quoi ! s'écria Plumptre, vous voulez tenter l'ascension ?

— C'est en effet mon intention, monsieur.

— Mais, *my good fellow*, vous ne soupçonnez même pas les dangers de cette entreprise ?

Un éclair passa dans les yeux bleu d'acier du jeune homme. Sa voix se fit tranchante comme la lame d'une épée lorsque, dévisageant crânement son hautain interlocuteur, il répondit :

— Major Plumptre, j'ai accompli au cours de mon existence des choses tout aussi difficiles. Je suis allé dans les glaces du Pôle Nord jusqu'aux cantonnements de Greeley et de Nares. J'ai gravi le Chimborazo, le Cotopaxi, les géants des Andes, et le Kilimandjaro en Afrique. J'ai traversé le Niagara et le Zambèze à la bordure même de leurs chutes. Vous voyez que je peux tenter l'escalade du Gaurisankar.

L'Anglais tendit par-dessus la table une large et loyale main au fier adolescent.

— *All right !* Vous êtes digne de moi. Faisons alliance entre nous, comme il convient à des frères saxons. Nous empêcherons le misérable *Frenchman* d'arriver premier.

Il oubliait, l'honnête major, qu'il n'était Saxon que par annexion, lui descendant des Pictes et des Scots de la vieille Calédonie. N'importe ! Il croyait son honneur intéressé à battre la France.

Le Yankee répondit énergiquement à la poignée de main, mais il ajouta :

— Chacun pour soi, major. J'entends battre non seulement la France, mais aussi la vieille Angleterre. Hourra pour la jeune Amérique !

Autour d'eux, les autres voyageurs faisaient silence, écoutant avec intérêt. Les deux médecins indiens, surtout, paraissaient fort attentifs. Le major allait sans doute répliquer quelque chose à la provocante franchise de son frère antagoniste, quand soudain une voix claire et vibrante résonna, qui disait en bon français :

— La France n'est pas encore battue, messieurs. Elle salue ses loyaux adversaires et boit à leurs santés.

En même temps un homme traversait la salle, venait droit à la table, où il emplissait une coupe de Champagne, et, l'élevant à hauteur de sa tête :

— À la jeune Amérique, que la France a aidée à Pittsburg et à Yorktown ; à la vieille Angleterre, que la France a secourue à Inkermann !

Le nouveau venu vida la coupe d'un trait.

C'était un homme d'une stature un peu au-dessus de la moyenne, taillé en athlète. Sa figure aux traits fins, quoique nettement accusés, révélait une indomptable énergie.

Un seul cri jaillit de toutes les bouches, au milieu de l'universelle stupeur.

— Jean Merrien ! Jean Merrien !

L'inconnu salua fièrement l'assistance.

— Oui, messieurs, Jean Merrien, en personne, bien vivant, en chair et en os, qui vient de traverser le Pamir après Bonvalot, et qui repartira demain — avec vous, si la chose vous agréée, sans vous, si elle vous déplâit — pour les monts du Karakorum.

Il y eut une nouvelle exclamation. Les rivaux du hardi Français ne comprenaient pas.

— Mais n'est-ce pas le Gaurisankar que vous voulez gravir ? demanda Cecil Weldon.

— En effet, monsieur. C'est bien le Gaurisankar.

— Vous venez de parler du Karakoroum : la route du Gaurisankar n'est point par là.

L'explorateur français regarda son interlocuteur avec une certaine nuance de dédain.

— Mon jeune monsieur, il faut croire que les Américains sont mal informés de l'état de la géographie asiatique. Si vous étiez venu comme moi par le nord, vous sauriez qu'on ne gravit le Gaurisankar que par le nord. Les chemins du sud restent fermés.

— Ah ! Et pourquoi sont-ils fermés ? interrogea curieusement le major Plumptre.

— Parce que nous sommes au 15 mars, que les neiges du versant méridional commencent à se fondre, et que les cours d'eau débordés rendent le Téraï infranchissable. Mais là n'est point la véritable raison d'un aussi long détour. Si je remonte vers le nord, c'est uniquement parce que les frontières du Népal et celles du Boutan sont rigoureusement interdites aux Européens qui n'ont pas une commission directe du gouvernement anglais.

Il y eut, à ces paroles, une profonde stupeur et un grand désappointement dans l'assistance.

Le jeune Weldon surtout parut en proie à une vive contrariété.

Mais le major Plumptre, en bon serviteur de Sa Gracieuse Majesté, protesta sur-le-champ :

— Monsieur le Français, s'écria-t-il, il vous est loisible de revenir sur vos pas et de prendre la route du nord. Toutefois, si vous voulez m'en croire, vous vous en rapporterez à ma parole. Je vais reprendre le train pour Calcutta. Je verrai le Lord-Gouverneur, et je me fais fort de rapporter une double commission nous ouvrant les portes du Népal : une pour vous, une pour moi.

— Et moi, major, réclama Cecil Weldon, allez-vous me laisser ici ?

L'officier hochâ la tête et fit entendre, deux ou trois « hum ! » sonores.

— Trois commissions ; *my dear fellow*, c'est peut-être beaucoup demander ? N'importe ! Je vais tenter la chose. Au besoin, vous passerez comme faisant partie de notre suite.

Simultanément le Français et le Yankee tendirent leurs mains au généreux Écossais.

— Bravo, major Plumptre, et merci pour cette marque de loyauté.

La salle entière poussa un triple *bourra* en faveur de l'officier. Celui-ci remercia dignement l'assistance et remonta incontinent dans sa chambre pour y refaire méthodiquement sa valise. Quand il redescendit, prêt à aller prendre le train qui partait dans la soirée, il vint droit à ses futurs compagnons d'ascension.

— *Well!* dit-il, j'ai réfléchi. Vous auriez beaucoup plus court de venir avec moi. Au lieu de traverser le Téraï à l'ouest, nous aborderions la chaîne par les passes du Boutan, au nord de Darjiling. De cette façon, nous aurions le meilleur de la route, et, par-dessus le marché, nous rencontrerions au passage trois des bons frères, ou sœurs, du Gaurisankar : le Kintchindjinga, le Tchoumalari, le Kintchindjaou.

Jean Merrien remercia chaleureusement l'Anglais de sa proposition. Puis, souriant :

— Major, dit-il, votre idée est séduisante. Mais je m'en tiens à mon programme. Il nous fournira autant de satisfaction. Nous irons au Gaurisankar par le Dhavalaghiri et nous admirerons, du même coup, le Morchiadi, le Barathor, le Yassa, le Dayabang et le Deorali. D'ailleurs, ajouta-t-il, rien ne nous empêchera de redescendre dans l'Inde par le chemin que vous indiquez tout à l'heure, à moins que nous n'ayons le temps et la force d'aller découvrir les sources du Brahmapoutra.

— Vous avez raison, monsieur Merrien, fit gravement l'Écossais. Les Français ont la réputation de ne douter de rien. Vous soutenez vaillamment cette réputation. Mais, *by God*, la

vieille Angleterre ne vous le cédera sur aucun point. Nous ferons toutes ces choses ensemble, monsieur le Français.

— Et la jeune Amérique arrivera la première au sommet ! s'écria l'enthousiaste Weldon.

Là-dessus, comme la nuit était venue et qu'il fallait ne pas manquer le train, on but un punch de séparation, et les Européens conduisirent le major Plumptre à la gare.

À peine ceux-ci avaient-ils quitté l'hôtel, que les deux médecins hindous se levèrent simultanément.

— Vous avez entendu, n'est-ce pas ? demanda Lall-Sing-Catterjee à Madar-Goun.

— Oui, répondit l'interpellé.

— Ainsi, reprit le plus âgé des deux hommes, morceau par morceau, pouce à pouce, notre terre devient la proie de l'étranger. Quand ce n'est point au nom de l'humanité, c'est au nom de la science qu'ils viennent. L'humanité ! Ah oui ! l'Angleterre l'aime, à la condition d'en faire une grande tourbe d'esclaves. Et quant à leur « science », nous la connaissons, vous et moi. Nous sommes allés l'étudier sur les bancs de leurs universités les plus fameuses. Qu'ont-ils donc à nous apprendre que nous ne sachions déjà ?

Il fit une pause et serra les poings avec un geste d'une farouche énergie.

— Leur science ? De quoi leur sert-elle ? Nous avons conquis leurs diplômes, nous avons le droit d'exercer la médecine jusque dans leurs propres patries. Et quand mes confrères d'Europe viennent ici, parmi nous, dans cet Hindoustan qui les attire et les affole, ils ne savent quel parti tirer de leur savoir de mots et de livres. Ils n'ont rien pour guérir la morsure d'une cobra ou la congestion cérébrale causée par notre soleil. Découvrent-ils seulement le remède du choléra ou des fièvres paludéennes, alors que nos plus humbles fakirs obtiennent des cures stupéfiantes ? Ah ! tenez ! Madar-Goun, mon sang bout à cette pensée ! L'Inde n'est qu'une terre de conquête pour les blancs, et le malheur est qu'elle s'habitue à son servage !

Le jeune docteur releva la tête. Un éclair brilla dans ses yeux.

— Est-ce vous qui parlez ainsi, maître ? Vous, Lall-Sing-Catterjee, qui avez juré de lutter toute votre vie pour l'affranchissement de notre terre ? Doutez-vous donc du sentiment qui règne encore au sein des contrées diverses de notre sol, qui anime nos pundits, qui guide ces mêmes fakirs dont vous parliez tout à l'heure. Ne savez-vous pas qu'il n'est point un canton de la presqu'île où ne battent des cœurs embrasés du feu de l'Indépendance ? Et, nous-mêmes, ne sommes-nous pas les fidèles serviteurs de la Grande Famille jalouse de délivrer notre sol de ses oppresseurs européens ?

Lall-Sing laissa tomber ses bras avec découragement.

— Je voudrais avoir votre foi, mon ami, votre indomptable confiance. Hélas ! c'est l'obstacle qui se présente toujours à mes regards. Que pouvons-nous contre ces hommes ? De quels moyens disposons-nous ? Nous ne sommes pas un peuple avec nos deux cents millions d'habitants, et, vous venez de le dire, cent races diverses vivent en commun sur ce triangle qui va de l'Indus et du Gange jusqu'à la pointe de Ceylan. Une poignée d'Anglais tient cette multitude sous le joug. Depuis Tippou-Sahib, que d'efforts inutiles, que de tentatives noyées dans le sang ! L'Angleterre ne craint plus rien depuis le jour où le Nana de Bithour a disparu mystérieusement, et nos rajahs encore indépendants se disputent l'honneur de figurer aux cortèges de l'Impératrice-Reine. Nos sociétés occultes ne sont plus qu'un ramassis de fanatiques accomplissant sans but et sans raison d'abominables forfaits. D'ailleurs la police britannique les traque comme des bêtes fauves, et les Thugs n'appartiennent plus qu'à la légende.

Les sourcils de Madar-Goun s'étaient froncés. Il eut un mouvement de colère.

— Hé ! que parlez-vous de ces choses, vous qui flétrissez du nom de « forfaits » des actes inspirés par un patriotisme aussi sincère qu'il est cruel ? Est-ce à nous qui rêvons l'émancipation de notre patrie de nous arrêter à d'aussi étroites préoccupations ?

Qu'importent les moyens, pourvu qu'ils rendent aux opprimés leur liberté !

Lall-Sing était moins farouche que son jeune interlocuteur. Il soupira :

— Hé ! mon ami, vous touchez précisément au point faible de ma volonté. Je doute, j'hésite. Est-il bien vrai que tous les moyens soient licites ? Est-il une cause assez pure, assez noble pour mériter qu'on la serve au prix de la violence ? Et pour racheter un peuple qui souscrit lui-même à sa déchéance, a-t-on le droit, comme l'ont fait tant de fois nos frères, de verser le sang innocent ?

Le jeune docteur éclata d'un mauvais rire.

— Ah ! maître, vous avez trop longtemps séjourné en Europe. Les sophismes humanitaires vous ont troublé l'esprit et amolli le cœur. Pour moi, qui, comme vous et avant d'être votre élève ici même, ai étudié dans les grands centres scientifiques du continent blanc, la question est depuis longtemps résolue. Je ne me fais aucun scrupule de fermer par tous les moyens la route aux « pionniers de la civilisation », ainsi que s'intitulent nos adversaires, et j'ai si peu souci de leurs existences que j'ai, depuis ce matin, prévenu la « Grande Famille » de se tenir en permanence pour recevoir nos communications.

— Vous avez fait cela, Madar-Goun ? interrogea Catterjee avec un accent de reproche.

Le jeune homme passa rapidement son bras sous celui du « maître », et l'entraînant au dehors, sur la route qui menait au Djhilam, lui dit, avec le même rire de persiflage :

— Ce que j'ai fait, vous allez le voir.

Ils s'arrêtèrent au bord de la rivière et se rapprochèrent de l'un des sept ponts de bois qui relient les deux rives. Sous la clarté radieuse de la lune, la rivière et ses quais, avec leurs maisons de briques, de pierres et de bois, prenaient des aspects de féerie. De temps à autre, quelque lointaine mélodie, envolée d'une harpe anglaise ou d'un instrument hindou, rompait l'opaque silence de

la ville endormie. Un souffle très pur et très frais, brise de printemps descendue de la chaîne septentrionale du Pandjal par le col neigeux du Zodji, saturait l'atmosphère des parfums ramassés sur sa route dans l'admirable vallée des Roses. Parfois aussi on entendait le clapotis des avirons menant une gondole retardataire des profondeurs embaumées du lac Dâl jusque dans l'un des vingt-deux canaux de la Venise indienne.

Les deux hommes traversèrent le pont et se dirigèrent vers le lac. Une barque à l'avant effilé se balançait auprès d'un large *ghât* aux degrés de marbre s'enfonçant jusque sous les eaux. À l'entour s'étendaient d'innombrables jardins, remplissant l'air des senteurs des légumes ou des fleurs. Un homme était couché dans la barque et semblait dormir pesamment.

Madar-Goun vint jusqu'au bord de l'eau et appela doucement :

— Pandâri !

Le dormeur se dressa tout d'une pièce, et, reconnaissant celui qui lui parlait, sauta à terre. Puis il vint humblement, les mains tendues en avant du front pour le salut, recevoir la parole du jeune médecin.

— Es-tu reposé ? Es-tu prêt ? questionna celui-ci.

— Vous pouvez parler, Sahib, répliqua l'Hindou. Je suis prêt. Faut-il partir ?

— Oui, et tout de suite. Tu ne t'arrêteras qu'à Drâs pour donner la parole au frère qui te remplacera.

— Bien, Sahib. Et quand dois-je être arrivé à Drâs ?

Le médecin réfléchit et compta à haute voix. Puis, avec une brièveté supérieure, il ordonna :

— Il y a quatre-vingt-deux milles d'ici à Drâs par la passe de Zodji. Les chemins sont mauvais, mais nous avons de l'avance. Il suffit que tu sois arrivé après-demain matin.

— J'y serai. Avez-vous un écrit à me donner ?

— Non. Voici ce que tu diras au frère : « *Les blancs seront dix à peu près pour passer la limite. Ils iront sans doute par Simla, et auront des permis anglais. Que les frères des Trois Gangas veillent !* »

Et étendant la main sur la tête de l'homme incliné, comme s'il eût voulu le bénir, le docteur Madar-Goun se détourna sans ajouter une parole, ramenant Lall-Sing vers le Djhîlam, tandis que l'émissaire détachait la barque, qui glissa sur les eaux argentées du lac.

TABLE DES MATIÈRES

UN MOT SUR L'AUTEUR.....	5
CHAPITRE PREMIER : UN ÉMOI SCIENTIFIQUE	9
CHAPITRE II : LES FIDÈLES DE LA FLAMME-DIEU	23
CHAPITRE III : LE TÉRAÏ.....	36
CHAPITRE IV : VARIÉTÉS DE MONSTRES.....	51
CHAPITRE V : LES GARDIENS DE LA SAINTE-GANGA.....	66
CHAPITRE VI : LE FLEUVE SACRÉ.....	81
CHAPITRE VII : LE DHAVALAGHIRI.....	95
CHAPITRE VIII : L'EMBUSCADE.....	109
CHAPITRE IX : UN NUAGE.....	124
CHAPITRE X : BLOQUÉS.....	137
CHAPITRE XI : LES DHOLES.....	151
CHAPITRE XII : LE TCHINGO-PA-MARI	164
CHAPITRE XIII : L'AVALANCHE.....	179
CHAPITRE XIV : L'AIR MANQUE.....	193
CHAPITRE XV : LE CRATÈRE.....	206
CHAPITRE XVI : RIVALITÉ DES HÉROS.....	220
CHAPITRE XVII : LA MORT D'UN HÉROS.....	233